



L'OMBRE DES FEMMES

De Philippe Garrel

Avec Stanislas Merhar, Clotilde Courau, Lena Paugam...

France/Suisse – 27 mars 2015 – 1 h 10

Ouverture de la Quinzaine des Réalisateurs – Cannes 2015

Jeudi 22 octobre 2015 18 h 30

Dimanche 25 octobre à 11 h

Lundi 26 octobre à 14 h

Mardi 27 octobre 20 h

Philippe Garrel est un réalisateur français né le 6 avril 1948 à Boulogne-Billancourt.

Si son premier long métrage *Marie pour mémoire* date de 1967, il lui faut attendre 1982 pour accéder à la renommée critique : il reçoit alors le Prix Jean-Vigo pour *L'Enfant secret*. Il obtient par la suite plusieurs autres prix. Il a été récompensé deux fois à la Mostra de Venise par le Lion d'argent du meilleur réalisateur : en 1991 pour *J'entends plus la guitare* et en 2005 pour *Les Amants réguliers* qui a valu aussi au chef opérateur William Lubtchansky un Osella, saluant sa « remarquable contribution artistique ». Philippe Garrel a déclaré en recevant son prix en 2005 : « Je suis un cinéaste indépendant français et je suis fier que des Italiens me récompensent. L'Italie est pour moi comme une grande université du cinéma. »

Ses réalisations reviennent souvent sur la jeunesse contestataire des années 1960 dont il est issu.

Extrait de l'entretien entre Philippe Garrel et Jean-Sébastien Chauvin des Cahiers du Cinéma n° 711 Cannes 2015

(...) CC : Vous avez bien une sorte de musique intérieure quand vous imaginez un film que vous essayez de ressortir au moment de la fabrication de l'œuvre ? Qu'est-ce qui a présidé à *L'Ombre des femmes*, par exemple ?

PhG : C'est une situation. Comment, par rapport à un thème et un schéma classiques – l'étude du couple qui a été faite depuis la nuit des temps – pouvait-on essayer de créer des situations qui n'avaient pas encore été exprimées ? J'adore quand un artiste montre quelque chose d'une façon qui n'avait jamais été faite. C'est pour cela que, très jeune, j'ai pris Godard en admiration. C'est beaucoup plus difficile que de reprendre différemment une chose qui a déjà été dite. Mais c'est très rare car c'est compliqué. Quand j'étais plus jeune, avec Jaime Semprun, cette histoire de couple, on appelait ça « l'inénarrable trio ». Il y a tellement eu de livres et de films faits sur ce sujet. Comme trouver cette manière de dire les choses différemment ?

CC : Où se situe cette nouvelle manière dans le film ? Est-ce que vous sauriez nommer l'endroit ?

PhG : Oui, c'est à un endroit très précis. C'est la première fois que je travaille avec Jean-Claude Carrière. Quand je lui ai expliqué, ce que je voulais faire et qu'il a réfléchi au thème que je voulais aborder, il a eu cette idée lumineuse : que ce soit la maîtresse qui découvre que l'épouse avait elle-même un amant et qu'elle le révèle au mari. Quand il m'a proposé cette hypothèse, j'avais l'impression de quelque chose assez neuf. Peut-être que ça a déjà été fait mais c'est assez rare, je pense.

CC : C'est cette nouveauté qui vous donne le désir de faire le film ?

PhG : Ah oui, ça m'excite beaucoup de voir ce que ça va produire à l'écran. Ça devient beaucoup plus attractif. Le moins on clique, le plus c'est excitant. Toute l'écriture a découlé de cette hypothèse de base. Ensuite, avec Caroline Deruas et Arlette Langmann qui sont les autres scénaristes du film, on pouvait appliquer notre manière de faire des scènes à l'intérieur de cette vision neuve de l'inénarrable trio. Le script terminé il faisait soixante pages, ce qui est peu. Il devait être à la fois solide et aller dans des zones inconnues.

(...)

P : *L'Ombre des femmes* est très différent mais paraît très lié à *La Jalousie*, votre précédent film : même choix du 35 mm noir et blanc et thèmes voisins. L'avez-vous ressenti comme cela ?

Ph.G : Oui, l'extérieur des deux films est le même. Mais pour moi, ils sont différents. *La Jalousie*, je l'ai fait après la mort de mon père ; *L'Ombre des femmes*, je l'ai tourné après la mort de ma mère. C'est comme si j'avais dédié le premier à mon père et l'autre à ma mère. Cela rejoint d'ailleurs une alternative qui parcourt mon cinéma depuis mes premiers courts métrages de 1964 : des films selon la philosophie de mon père, d'autres selon l'esprit de ma mère.

P : Comment voyez-vous cette différence entre vos films réalisés selon votre père et ceux selon votre mère ?

Mon père était artiste, et pas ma mère. Donc on pourrait dire que je fais un film soit par rapport à l'art qui existe déjà, soit par rapport à la vie tout court. Cette alternance est quelque chose qui accompagne mon cinéma depuis toujours sans que j'aie jamais cherché à la creuser. Devoir tourner *L'Ombre des femmes*, cinq jours seulement après le décès de ma mère, a été très compliqué pour moi. Sur le plateau le premier jour, je marchais à la boussole. C'est là que j'ai senti que le cinéma relevait de l'industrie. Je ne pouvais pas remettre à plus tard, comme l'aurait fait un peintre ou un écrivain. J'étais en tout cas content de pouvoir m'appuyer sur un prototype que j'avais élaboré pour mon précédent film. (...)

Le cinéaste affirme l'impossibilité d'aimer et de vivre « bourgeoisement »

(...) *L'Ombre des femmes* cherche, par les moyens d'un lyrisme sec et dépouillé (écran large et noir et blanc), d'une frontalité dans l'énonciation, d'un refus poétique de l'hystérie naturaliste, à atteindre la vérité de ce qui empêche les hommes et les femmes de vivre heureux. (...). Ce que le film désigne comme une « ombre » des femmes n'est sans doute pas uniquement défini par la manière dont celles-ci surplombent et déterminent la vie du personnage masculin. C'est, en effet, aussi une façon de révéler à quel point elles peuvent à la fois ne pas être au cœur de la situation et, pourtant, en avoir saisi tous les enjeux. Pierre ne découvre pas l'infidélité de Manon que parce qu'Elisabeth lui a « vendu la mèche ». Or, au plus fort de la crise avec Mann, celle-ci avoue ne rien ignorer, depuis toujours, de l'infidélité de Pierre. Si les hommes sont ceux (malheureux !) « à qui on ne la fait pas », les femmes sont celles qui savent. Elles apparaissent plus que jamais ici comme d'inaffables radars, vibrantes d'une douce et implacable sorcellerie, tout autant qu'une capacité à aimer, capacité hors d'atteinte pour le personnage masculin. (...) Il y a pourtant dans ce récit de rupture et de retrouvailles, de tromperies et d'élan irrésistibles, une brutalité dans la façon dont les personnages de l'amant et de la maîtresse disparaissent ainsi, d'un coup et à jamais, du film lui-même, de la vie. Cruauté excluante de l'amour. *Jean-François Rauger – Le Monde – 27 mai 2015.*

Prochaines séances :

Rosa la Rose, fille publique

Jeu­di 22 octobre 21 h

Dimanche 25 octobre 11 h

Lundi 26 octobre 19 h

Court métrage : Time travel boyfriends de Joséphine Halbert – France 2009 – 9'54"

Une femme se souvient de ses amours passés avec des hommes célèbres...
Prix de l'Agence du court métrage – Festival de Cannes 2010.

Carte d'adhésion valable de septembre 2015 à août 2016

Adhérer, c'est soutenir l'association

Tarif réduit 9€ * Plein tarif 18€

* Jeune de -26ans, étudiant ou demandeur d'emploi

Bénéficiaire de tarifs sur les séances :

Emboîné 6€ Normales 6,50€

(hors week-ends et jours fériés)